Tithi Bhattacharya, l'une des organisatrices de la grève de femmes du 8 mars dernier, développe dans cet entretien les points forts et les implications de la théorie de la reproduction sociale. Marx avait exploré la manière dont s'organise la production de marchandises en régime capitaliste, mais comment le capitalisme reproduit-il la force de travail ? Quels rôles jouent le genre et la race dans ces processus de reproduction ? Comment la théorie de la reproduction sociale se rapporte-t-elle aux approches en termes d'intersectionnalité ?

Ce sont ces questions, et d'autres encore, que cet entretien vient démêler en proposant par ailleurs un modèle dynamique de la transformation sociale et politique, et en montrant notamment comment la grève du 8 mars a été une manière de mettre la théorie de la reproduction sociale à l'épreuve d'une pratique politique.

Pour quelqu'un qui n'a jamais rencontré ce terme avant, qu'est-ce que la théorie de la reproduction sociale ?

La théorie de la reproduction sociale (TRS) semble assez intimidante, mais les grands mots masquent ici une question relativement simple : si la production capitaliste est fondamentalement la production de marchandises, et que ce sont les travailleur.se.s qui produisent ces marchandises, qui produit les travailleur.se.s ? La TRS théorise les processus sociaux à travers lesquels la force de travail (la capacité du travailleur à travailler[1]) est reproduite sous le capitalisme et la relation que de tels processus ont avec la production de marchandises.

La plupart des histoires sur la production capitaliste commencent quand le/la travailleur.se arrive aux portes de son lieu de travail. La TRS est l'histoire qui se situe derrière ce récit. Si la production de marchandises par le/la travailleur.se commence à, disons, 7h du matin et s'arrête à 17h, alors la TRS traite de ce qui se passe avant 7h et après 17h.

Revenons à la question de savoir qui produit le/la travailleur.se : une partie de la réponse est facile, c'est presque du bon sens, et c'est le rôle joué par la reproduction sociale dans la sphère privée, ou à la maison. Évidemment, c'est parce que notre travailleur.se a dîné, qu'iel a dormi dans un lit et qu'iel a eu accès à d'autres moyens semblables de régénérer sa capacité de travailler, qu'iel est capable de retourner au travail. Après sa longue journée de travail, a-t-elle dû faire une « deuxième journée » de cuisine pour elle et sa famille ? Devait-elle aller chercher son enfant et l'apaiser ? De telles questions débouchent vers un nouvel ensemble de problèmes. Mais mettons-les un instant de côté et cataloguons simplement les manières dont sa maison, sa place au sein de la famille, contribuent à régénérer sa capacité de travail.

Il y a une autre dimension plus directe à la façon dont le/la travailleur.se est reproduit. La naissance ou la reproduction biologique remplacent une ancienne génération de travailleur.se.s et en reproduit une nouvelle. Tandis que le capitalisme mystifie la nature conjointe de la production et de la reproduction, le langage parlé garde parfois des échos sociaux de cette unité, car nous continuons à parler de femmes qui « travaillent » pour donner naissance. De même, le terme prolétariat a son origine dans le latin *proletarius* ou «celui qui produit une progéniture», puisque le *proletarius* dans la société romaine n'a été inscrit dans le recensement que pour sa capacité à élever des enfants.

Beaucoup de féministes affirment que l'ordre de la reproduction sociale s'arrête ici aux frontières du travail domestique et reproductif. Selon ces théoriciennes (Selma James ou Mariarosa Dalla Costa en sont quelques exemples frappants), c'est le « travail de soin » ou *care*, effectué principalement par des femmes au sein de la famille, qui reproduit la force de travail de la/le travailleur.se qu'iel vend ensuite au capital. Le capital bénéficie grandement de ce travail de soin mais ne paie rien pour cela. Par conséquent, ces intellectuelles militantes ont lancé une campagne pour exiger des salaires pour les tâches ménagères.

D'autres théoriciennes de la reproduction sociale, et je me considère parmi elles, soutiennent cependant que la force de travail n'est que partiellement reproduite au sein de la famille. Les systèmes éducatifs, les transports publics, les installations récréatives telles que les parcs et les piscines, la possibilité pour une communauté ouvrière d'avoir accès à de l'eau potable (pensons à Flint, Michigan ou à Standing Rock) sont des ressources nichées dans les relations sociales, qui reproduisent sa force de travail. Par conséquent, l'accès à ces ressources qui contribuent à la reproduction de la force de travail est fondamental tant pour les travailleur.se.s individuel.le.s que pour la classe dans son ensemble. Parallèlement, la classe travailleuse n'est pas seulement reproduite par la reproduction biologique, mais l'esclavage et l'immigration sont quelques-uns des moyens historiques par lesquels le capitalisme a « régénéré » sa main-d'œuvre.

La TRS fonctionne donc selon un double mouvement : elle théorise, d'une part, les différentes pratiques sociales qui reproduisent la force de travail – tous les nombreux tissus de relations sociales qui constituent un tel processus – et d'autre part, comment ces relations, bien que distinctes, ne sont pas séparées de la production de marchandises, mais forment une totalité unitaire. Les changements dans les rapports de production affectent ainsi les rapports de reproduction, et vice-versa. La réduction des salaires au travail peut contribuer à faire perdre son logement ou à faire naître des violences domestiques, tandis que la privatisation de l'eau ou l'augmentation du prix du pain et d'autres produits de base socialement nécessaires peuvent entraîner des révoltes sociales et sur le lieu de travail.

Qu'est-ce que cette théorie apporte de nouveau ?

La question de la « nouveauté » est une question intéressante. Pour les marxistes, les propositions centrales de la TRS doivent sembler très familières. C'est parce que la TRS peut être considérée comme un élargissement analytique de la théorie de la valeur travail (TVL).

La TVL consiste à reproduire en pensée les relations sociales qui constituent le capitalisme. La première idée fausse, à savoir qu'elles doivent être comprises dans des termes étroitement « économiques », doit être rejetée. La TVL s'intéresse à deux questions : comment les humains produisent-ils les conditions matérielles de leur existence sous le capitalisme ? Comment le capitalisme se reproduit-il en tant que système ?

La production de valeurs d'usage, de choses dont nous avons besoin pour vivre (pain, maisons, livres à lire, instruments de musique à jouer) se réfère à la façon dont nous, humains, nous reproduisons nous-mêmes et nos vies. Mais comment nous produisons ces valeurs d'usage et, surtout, pour qui produisons-nous, déterminent comment le capitalisme se reproduit lui-même.

La théorie de la valeur travail révèle :

– les processus sociaux par lesquels le capitalisme organise la production des marchandises, à travers les lieux de travail à l'échelle mondiale, de telle sorte que différents travaux concrets d'êtres humains sont mesurés les uns vis-à-vis des autres, non directement, mais à travers le mécanisme du marché ;

– comment différentes marchandises (un pain naan et un smartphone) sont mis en équivalence entre eux sur la base du temps de travail socialement requis pour les produire ;

– que le pivot de la reproduction capitaliste n'est pas que différents types de travaux produisant différents types de marchandises sont échangés (cela pourrait se produire si des artisans indépendants apportaient leurs produits sur un marché). Le capitalisme en tant que système est marqué par l'achat et la vente de la force de travail du travailleur par le capitaliste, qui met ensuite au travail, sous son seul contrôle et sous sa domination, cette force de travail pour la production d'un profit.

Le capitaliste paye en effet la/le travailleur.se pour sa force de travail, c'est le salaire qu'iel reçoit, mais celui-ci est seulement égal au temps de travail nécessaire pour « reproduire » la/le travailleur.se elle/lui-même, ou les biens que le/la travailleur.se achètera avec ce salaire. Le reste de la valeur que le/la travailleur.se produit sur son lieu de travail est versé au capitaliste en tant que plus-value.

Puisque la TRS élabore sur la « reproduction » du travailleur, elle regarde à la fois les biens payants qui reproduisent le travailleur, ou le salaire réel, ainsi que le travail non rémunéré (travail domestique, naissance d'enfant) qui aide à maintenir et à reconstituer la classe travailleuse. La TRS combine donc les pratiques sociales qui produisent la « vie » (comprise à la fois biologiquement et socialement) avec celles qui produisent des « marchandises » dans un système unitaire.

Ce qui est peut-être nouveau à propos de la TRS, c'est qu'elle montre que l'explication de la TVL de Marx, qui ne traite que de l'origine et du destin des marchandises, est une explication partielle. Dans la plupart des récits marxistes du capitalisme, la force de travail est supposée être simplement présente. La TRS montre que nous ne pouvons ni supposer sa simple présence « là » ni traiter sa production comme dépourvue d'histoire. La TRS introduit dans notre compréhension du capitalisme les façons profondément genrées et racialisées par lesquelles la force de travail est produite et rendue disponible pour le capital, et c'est ça la contribution critique de la TRS à la théorie marxiste.

Laissez-moi développer. La reproduction de la force de travail, bien qu'elle ne soit pas faite sous la domination directe du capital, prend des formes très spécifiques sous le capitalisme. Le travail domestique non rémunéré des femmes de la classe travailleuse et la capacité biologique des femmes à donner naissance sont au cœur de cette reproduction. Aucun de ces deux éléments n'est anhistorique, ni déterminable par l'individu, mais ils sont organisés par le capitalisme pour prendre des formes particulières dans la société. Par exemple, l'émergence de la famille monogame et hétéronormative, séparée spatialement de la production, n'est pas un développement accidentel de l'histoire moderne, mais est liée à l'exigence générale du capitalisme de disposer d'une source constante de main-d'œuvre disponible immédiatement à un prix minimal.

Je dois ajouter ici quelque chose sur la reproduction biologique, puisque la transphobie est

apparue comme une nouvelle frontière du sexisme et de la violence. La capacité des femmes à avoir des enfants (ou pour le dire dans les termes de la TRS, leur capacité à remplacer « générationnellement » la force de travail) crée les conditions de leur oppression sous le capitalisme. Mais ce n'est pas un argument biologiquement déterministe, car la TRS met l'accent sur l'organisation sociale de la capacité biologique, et les façons dont une telle organisation prend place sont à la fois historiques et contingentes à la culture, à la géographie, etc.

En réalité, la TRS nous fournit un argument vital, anti-essentialiste, voire possiblement inclusif des personnes trans, sur la reproduction biologique. Elle attire l'attention non pas sur la biologie féminine, mais sur le besoin du capitalisme d'un remplacement générationnel de la force de travail. C'est la dépendance du capital vis-à-vis de fonctions corporelles spécifiques telles que l'accouchement, la lactation, etc., qui façonne la reproduction sociale privatisée et renforce la forme durable du ménage dominé par les hommes sous le capitalisme. Les différences biologiques entre un homme et une femme ou un corps cis et trans ne sont importantes ici que par les manières dont ces différences sont articulées et organisées par le capital. En outre, un tel argument implique qu'il est en fin de compte non-pertinent que les fonctions de procréation biologique soient exercées par des femmes cis ou trans, même si ce dernier phénomène n'est jamais généralisé au sein de la forme sociale. Tant que ces fonctions sont requises et organisées par le capital, l'oppression des femmes et, par extension, l'oppression et la violence de genre, continueront d'exister.

La famille est l'un des moyens par lesquels la classe travailleuse est reproduite – mais comme tu le disais plus haut, la migration en est une autre. La théorie de la reproduction sociale a-t-elle quelque chose à dire sur la migration et la race ?

La TRS offre deux niveaux d'analyse sur le rôle de la migration et du racisme dans le capitalisme. Le premier d'entre eux est facile à discerner. La TRS s'intéresse à la manière dont la force de travail devient disponible pour le capital. La famille ouvrière hétéronormative est évidemment la principale source pour le capital, mais la migration forcée, l'esclavage et l'immigration ont été des moyens clés par lesquels les forces de travail ont été constituées dans des pays et des régions spécifiques, ou dans une communauté délimitée.

Ces processus historiques, en particulier l'esclavage, ne sont pas accessoires au capitalisme mais constitutifs de celui-ci. C'est un exercice théorique assez futile de séparer le capitalisme « abstrait » – que l'on présume neutre du point de vue du genre et/ou de la race, animé seulement par le besoin d'accumulation – du capitalisme « historique », où le genre et la race construisent et appuient l'accumulation. Parler du capitalisme seulement par abstractions, c'est comme parler de la vie sur terre seulement en termes de lois de la gravité sans parler des États-nations, des guerres ou du sexe!

Puisque la TRS nous amène à comprendre la force de travail non pas comme déjà-disponible, mais comme rendue disponible, elle s'interroge sur la myriade de processus par

lesquels cela se produit: comment la force de travail est reproduite dans et par des relations sociales sexualisées / racialisées. Comme je le disais, cela montre que l'oppression est un organisateur-clé des relations sociales capitalistes.

Mais il y a un deuxième niveau d'analyse à la question de la race et du racisme dans la TRS. Tandis que la TRS établit la reproduction de la force de travail comme condition de la reproduction du capital, elle demande également si toute la force de travail est reproduite de manière égale.

Le capitalisme, en tant que système de production, s'efforce d'établir des équivalences entre différentes marchandises ainsi qu'entre différentes capacités de travail, comme nous l'avons vu plus haut. Mais toutes les forces de travail ne sont pas égales. Certains corps / peuples et leurs forces de travail sont reproduits de manière à les rendre plus vulnérables que d'autres à la domination du capital. Alors que les effets de ces différences se manifestent souvent sur le lieu de travail (embauché en dernier, licencié en premier, inégalité salariale), la production de ces différences doit sans aucun doute être attribuée aux tissus de la reproduction sociale – systèmes scolaires, accès aux soins de santé, si la famille était présente pour nourrir l'enfant ou si les deux parents ont dû faire face aux effets de l'incarcération de masse, et ainsi de suite – et au rôle qu'ils jouent dans la production de telles différences.

La TRS, alors, fait deux choses assez efficacement. Premièrement, en théorisant (et non pas en décrivant) le rôle joué par l'oppression dans l'accumulation du capital, elle rejette de façon concluante les clivages analytiques entre l'exploitation et l'oppression et montre que celles-ci sont reliées de l'intérieur. Deuxièmement, parce que la TRS reconnaît cette unité imbriquée entre elles, cela nous permet d'avoir une approche distinctement non fonctionnelle de l'oppression. Le racisme/sexisme (et d'autres oppressions spécifiques) ne sont pas compris comme des formes créées par le capital parce qu'il en avait « besoin », mais plutôt comme des bricolages obscurs provenant de nombreux passés qui ont émergé à travers nombre d'essais et d'erreurs, à cause des façons dont le capitalisme a organisé la production sociale.

Ce ne sont donc ni des formes stables, ni des formes éternelles, mais elles dépendent à la fois de l'accumulation et des luttes contre celle-ci. Bien que cela signifie que la forme et l'étendue de l'oppression varieront en fonction des luttes collectives contre elle, cela implique aussi que, comme l'oppression est inextricablement liée au besoin d'accumulation, le capitalisme détermine les limites de notre lutte contre l'oppression au sein de son cadre. Autrement dit, la TRS met l'accent dans la théorie sur la nécessité d'une lutte anticapitaliste contre l'oppression.

Beaucoup de gens ont insisté sur le fait qu'on ne peut pas regarder la classe, le racisme, l'oppression des femmes ou la sexualité isolément – que nous devons aborder ces problèmes de manière « intersectionnelle ». Comment la théorie de la

reproduction sociale se rapporte-t-elle à l’intersectionnalité ?

La réponse à cela nécessite un long essai réfléchi ! David McNally l’a écrit pour nous, et cela fait partie du prochain volume sur la TRS que j’ai édité. Donc, je vais seulement soulever ici ce que je vois comme des problèmes théoriques dans le modèle intersectionnel.

Tout d’abord, permettez-moi de dire que les théoricien.ne.s de l’intersectionnalité nous ont donné de riches études empiriques sur la race et le genre et leur fonctionnement sous le capitalisme. Iels ont également insisté sur la centralité de l’oppression dans la formation de notre monde moderne. Dans ces deux cas, nous, en tant que marxistes, devrions trouver une cause commune. Il n’est pas surprenant que sur un campus universitaire aux États-Unis aujourd’hui, quand une étudiante dit qu’elle est une « féministe intersectionnelle », ce qu’elle veut vraiment dire, c’est qu’elle est antiraciste. Et elle est définitivement quelqu’un avec qui nous devrions chercher à travailler.

Mais l’intersectionnalité est-elle un outil adéquat pour comprendre et donc changer la réalité capitaliste ? Les problèmes théoriques que les marxistes ont avec l’intersectionnalité commencent par le terme lui-même. L’intersectionnalité en tant que terme implique que différentes oppressions (par exemple, le racisme et le sexisme) se croisent et qu’une combinaison de ces diverses intersections forme une réalité en treillis.

Prenons la métaphore de l’ « intersection » au sérieux. Une intersection est l’endroit où deux routes distinctes se rencontrent. Mais la race et le genre constituent-ils des « routes » ou des relations sociales distinctes ? Si oui, où sont-ils apparus et qu’est-ce qui les soutient ? De plus, quelle est la logique de leur intersection ?

Au-delà du terme, et des problèmes qu’il pose d’emblée, il y a la question de l’idée marxiste d’une totalité par rapport à une sorte d’ensemble social en treillis. Une combinaison additionnelle de relations n’est pas la même chose que ce que les marxistes entendent par « totalité ». Georg Lukács, et à sa suite, les travaux de Bertell Ollman, ont donné parmi les meilleurs exposés de ce que les marxistes entendent par totalité. Ici, permettez-moi de souligner deux différences majeures entre les deux concepts.

La compréhension marxiste de la totalité sociale est intrinsèquement dynamique. Le changement, les mutations, l’adaptabilité sont ses marques de fabrique. Il y a presque une tendance vitaliste dans beaucoup de passages de Marx sur la société (et les relations sociales). Il écrit comme si la société était un organisme vivant. La vue en treillis ou intersectionnelle de la société est complètement statique, presque bidimensionnelle. On ne trouve ni dans le concept ni dans la métaphore l’idée que l’une ou l’autre de ces intersections change ou réponde au changement quelque part.

Deuxièmement, le projet du marxisme consiste à développer une théorie du changement historique à travers le concept des contradictions immanentes. Le marxisme montre cette totalité sociale changeante et palpitante traversée de contradictions immanentes, et non externes à celle-ci. L’intersectionnalité, à cause de son modèle statique, ne peut avoir que des modèles transhistoriques d’oppression, présents de tout temps et au mieux arbitraires dans leur fonctionnement. Par exemple, si les oppressions sociales sont intersectionnelles, alors d’où viennent les nouvelles oppressions ?

La théorie et les concepts ne sont pas seulement importants parce qu'ils sont des outils qui expliquent notre monde, mais parce qu'ils devraient nous donner les moyens de le changer. Ici aussi, l'intersectionnalité est quelque peu inadéquate à cette tâche. Par exemple, en suivant l'intersectionnalité, il est très facile de discerner pourquoi nous devrions être solidaires de la plus opprimée ; parce qu'elle est porteuse de multiples intersections. Mais pourquoi la plus opprimée devrait-elle être solidaire du travailleur blanc masculin ?[2]

Enfin, je pense que les résultats empiriques des théoriciens intersectionnels contredisent en réalité une méthodologie intersectionnaliste. La race et le genre ne sont pas des systèmes séparés d'oppression ou même des oppressions séparées avec seulement des trajectoires reliées extérieurement ; au contraire, les conclusions des intellectuelles féministes noires montrent comment la race et le genre sont en fait co-constitutifs. La TRS nous offre, comme l'a soutenu David McNally, un moyen de « retenir et de repositionner » les perspectives de l'intersectionnalité, tout en rejetant sa prémisse théorique d'une réalité agrégative.

Vous avez édité un livre d'essais sur la reproduction sociale qui a été publié en automne 2017 (en anglais). Quelles sont les questions clés traitées dans ce livre ?

Un point important pour moi était d'explorer les implications stratégiques de la TRS pour notre époque. La TRS montre que les relations sociales en dehors de la relation travail salarié / capital sont cruciales pour la reproduction du capital, et comment la formation de la force de travail sert de condition préalable fondamentale à la reproduction du capital. Si les relations sociales capitalistes sont forgées et soutenues en dehors du lieu de production, il s'ensuit que ces relations peuvent également être remises en question et interrompues en dehors du lieu de production.

Les mouvements sociaux qui se développent autour des moyens de subsistance ou des services qui aident à reproduire la vie – les luttes pour le logement, la santé ou la dignité face à la violence raciale – peuvent alors porter autant de charges anticapitalistes que les luttes qui se développent sur le lieu de travail. C'est un thème critique qui anime le livre et que je pense que nous devons développer davantage étant donné le faible niveau de luttes sur les lieux de travail.

Tu étais l'une des principales organisatrices de la grève des femmes le 8 mars. D'où est venue l'idée de cette grève ?

L'inspiration est venue de la grève historique des femmes en Pologne contre une proposition de loi pour interdire totalement l'avortement (2016) et une mobilisation féministe massive similaire en Argentine par les activistes de Ni Una Menos contre la violence masculine. L'appel à une grève internationale des femmes a d'abord été lancé par des féministes polonaises et s'est progressivement étendu à des militantes de 50 pays. Nous avons adopté le mot « grève » pour souligner que les femmes travaillaient non seulement sur le lieu de travail, mais aussi dans la sphère de la reproduction sociale.

Le 8 mars pour nous aux États-Unis était l'occasion de tester la TRS dans la pratique. Nous savions que la densité syndicale aux États-Unis (ainsi qu'à l'échelle mondiale) était à son plus bas niveau historique. Les outils d'organisation qui étaient traditionnellement à la disposition de la classe travailleuse étaient soit absents dans la plupart des lieux de travail ou avaient été affaiblis par des décennies de syndicalisme de collaboration. Cela ne signifiait pas que la classe travailleuse avait été vaincue par le capital. Cela signifiait que souvent le terrain de la lutte des classes passait de la sphère de la production à celle de la reproduction.

Le 8 mars s'est avéré être une leçon joyeuse et concrète de ce type particulier d'organisation. Plus de 30 villes américaines ont participé à la grève sous la forme de manifestations, de rassemblements, de leçons libres (*teach in*) sur les campus universitaires et de véritables arrêts de travail dans trois districts scolaires. Les femmes se sont déclarées malades au travail, ont écrit des lettres à leurs maris pour qu'ils fassent leur propre cuisine pour la journée, se sont rassemblées et ont défilé en tant qu'enseignantes, infirmières, travailleuses du sexe et mères. Notre manifeste a appelé à un féminisme des 99 % pour défier directement le féminisme Lean-in[3] des patrons tels que Sheryl Sandberg et le féminisme impérialiste des faucons comme Hillary Clinton. L'un des faits marquants pour moi a été le discours d'une jeune femme trans qui a parlé à notre rassemblement à New York de la façon dont elle avait mené une campagne syndicale réussie sur son lieu de travail contre son patron « féministe ». Le féminisme du patron s'est évaporé, a-t-elle dit, quand il s'agissait de droits pour ses employés. Contre un tel « féminisme de patron » a-t-elle dit fièrement, le 8 mars était pour elle le début d'un féminisme des 99 %.

Il sera important de voir quel genre de pratiques et de formes d'organisation nous pouvons reconstruire à partir de l'expérience du 8 mars. Le 8 mars nous a montré qu'il y a aujourd'hui un énorme potentiel pour le regroupement d'un nouveau mouvement féministe mondial. Quarante ans de déprédation néolibérale de la vie de la classe travailleuse nous en démontrent certainement le besoin.

A l'instar de la grève des femmes, un tel mouvement global, s'il se produit, ne sera pas composé uniquement de marxistes. Mais si nous, en tant que marxistes, voulons jouer un rôle dans la formation d'un tel mouvement, alors il est important de préparer notre théorie et notre pratique – ternie par des années de défaites, de sectarisme et de timidité – pour un tel moment. La TRS peut être une contribution essentielle à cette préparation, mais la nouvelle génération de militant.e.s qui forgeront et galvaniseront sans aucun doute un tel mouvement apportera sûrement à la TRS elle-même une nouvelle «fusion de la pensée et de l'action», c'est-à-dire sa propre «philosophie de la praxis».

Traduction : Mauro Gasparini

Texte original sur le site de TS21.

Notes

[1] Par « travailleur » on entend bien sûr les travailleuses et travailleurs, quels que soient leur genre et origines.

[2] Merci à Snehal Shingavi d’avoir attiré mon attention sur ce point.

[3] L’expression fait référence à l’ouvrage de Sheryl Sandberg *Lean In : Women, Work, and the Will to Lead*, publié en 2013. Elle renvoie au féminisme des femmes cadres et PDG d’entreprises.